

Si on lui avait demandé quand exactement tout avait commencé, Snowe aurait dit que c'était au moment où il avait frappé le toxico devant la pharmacie DaVinci. Depuis environ une semaine il se sentait... réceptif. Comme s'il pouvait ressentir les émotions des autres.

Le mercredi, après son service, il avait su que la femme qui trottait sur le tapis de course à côté de lui dans la salle de sport était contrariée, et il avait vaguement compris que c'était à cause de son compagnon. Sur le moment, ça lui avait paru être une simple idée en l'air. Le lendemain matin au café, en allant travailler, il avait senti que la fille derrière le comptoir était épuisée, déprimée, et qu'elle avait la gueule de bois. Il imagina qu'elle pensait « mon Dieu, vivement la fin du service ». Mais n'importe qui aurait pu en faire autant. Même dans ses meilleurs jours ce n'était pas la plus gaie des serveuses, et toute personne ayant un brin d'empathie aurait remarqué chez elle des signes de souffrance. Plus tard, il avait senti que le type à la station-service était tendu parce que son fournisseur d'herbe était en retard, mais n'importe qui aurait pu deviner d'un simple regard la raison de son anxiété évidente.

En revanche, lorsqu'il frappa le junkie, il comprit qu'il se passait quelque chose. Il ressentait sa peur et sa douleur, et quand le gamin essaya de lui échapper, il sut qu'il avait souvent été battu, par son père, et qu'il revivait un de ces moments-là, sans penser au présent. Snowe fut tellement

secoué par cette révélation qu'il lâcha le gamin. Au lieu de tenter de fuir, celui-ci se laissa glisser contre la grille devant la pharmacie et tendit les poignets, attendant que Snowe lui passe les menottes. Elles lui étaient familières.

« Désolé », dit Snowe, troublé par ce qu'il voyait et éprouvait. Jamais encore il ne s'était excusé face à un délinquant, surtout si celui-ci s'était jeté sur lui en essayant de fuir. Le junkie venait de sortir de la pharmacie par la fenêtre donnant sur la ruelle, les poches bourrées de flacons de pilules, et aussi agité qu'une paire de maracas. Tcha tcha tcha au trot dans la ruelle, mais en voyant Snowe il avait poussé un cri de panique, son rythme s'était accéléré, tcha tcha tcha tcha, il ne pouvait aller que droit sur Snowe, ce qu'il avait fait, en criant et en essayant de paraître plus costaud et plus effrayant qu'il n'était. Il se droguait depuis trop longtemps pour avoir grand-chose sur les os, Snowe, lui, faisait beaucoup de sport et avait une alimentation régulière, le combat serait inégal. Snowe n'avait pas levé la main pour le frapper mais plutôt pour qu'il s'arrête. Et c'est là que tout avait commencé.

« Lève-toi », dit Snowe, et le gamin répétait *Mon Dieu, Mon Dieu, oh merde, je savais que c'était une mauvaise idée*. Or il ne disait rien, il restait là par terre, les poignets tendus devant lui. Ses lèvres ne remuaient pas, mais Snowe l'entendait. *J'avais dit à Tony que DaVinci avait une putain d'alarme silencieuse! Je lui avais dit*. Il débitait des litanies de peurs et de regrets, et Snowe le regardait, en essayant de s'expliquer pourquoi il entendait ce qui n'était pas dit. Ce n'était pas de l'empathie. Ce n'était pas du bon sens. C'était quelque chose d'autre, de nouveau et de bizarre.

La règle était de menotter le gamin par terre, mains derrière le dos, parce qu'on ne sait jamais ce que vont faire ces gars-là. Ils pourraient s'emparer de votre arme, ils pourraient en avoir une. Mais Snowe n'était pas inquiet, pas du tout. Il *savait* que le gamin n'était pas armé, il *savait*

qu'il n'allait pas faire de difficultés. Le gamin avait jeté l'éponge. Il se demandait comment se passer de drogue en prison. Il se rappelait l'avoir fait un an plus tôt, ç'avait été très dur, il chiait et vomissait toutes les vingt minutes devant trois autres types furieux qu'il les empêche de dormir. Il se détestait d'être retombé dans la même situation, et il ne lui venait pas à l'idée de causer des ennuis au flic qui l'avait frappé au visage.

«Lève-toi», répéta Snowe, et le junkie le regarda en se demandant s'il pouvait encore s'en sortir. Le flic était seul. Mais il allait en arriver d'autres, le gamin le savait, celui-là n'était que le premier à se montrer. Il fallait faire quelque chose, dire quelque chose avant que les renforts se pointent, quelque chose qui pousse ce flic à le laisser partir.

«Je ne vais pas te laisser partir, dit Snowe. Tu as pénétré dans un local commercial par effraction et tu as volé des marchandises.»

Le junkie parut surpris. *Ce flic est malin. Il devine ce que je pense. Et il a l'air sympa. Il s'est excusé de m'avoir frappé. Je peux m'en tirer. Laisse tomber Tony. La vieille dame de Jefferson Avenue. Raconte tout, passe un accord.*

«Lève-toi... maintenant», dit Snowe d'une voix ferme. Il savait qu'à l'instant où on essaie d'être gentil ils en profitent. Durant ses premières semaines de patrouille il s'était montré gentil. Avec les putes, les drogués, les jeunes Noirs qui vendent de la came près des terrains de basket. Il ne voulait pas les agripper brutalement, les bousculer et leur cogner la tête quand ils montaient à l'arrière de sa voiture comme faisaient tous ses collègues. Il allait être différent. Une pute avait attendu qu'il lui tourne le dos pour essayer de lui envoyer un coup de genou dans les couilles par-derrière, un toxico avait attendu qu'il baisse sa garde pour tenter de lui planter une seringue. La gentillesse n'était pas un langage auquel ils étaient habitués. Elle les déroutait.

Le gamin se releva et Snowe l'amena contre sa voiture, il lui écarta les jambes avec le pied et entendit le petit penser à s'enfuir, de nouveau pris de panique. Snowe se demanda où était passé son collègue. Il avait appelé cinq minutes plus tôt. *Quand il voudra te passer les menottes, bats-toi*, pensait le toxico.

Snowe recula et soupira en regardant le dos du gamin. Autrefois il avait dû être en pleine forme, peut-être même athlète au lycée. L'héroïne l'avait détruit, il n'avait plus que la peau sur les os, mais le désespoir donne de la force. Il ne voulait pas renoncer à la drogue en prison et il criait de peur. Snowe l'entendait. *Non non non non*. Il savait qu'il aurait le dessus, mais il ne voulait pas de bagarre. On n'en veut jamais. Toutes les bagarres, même faciles, laissent des blessures qui mettent des jours à guérir. On se froisse les muscles de l'épaule, on s'écorche le dos de la main, on s'esquinte les genoux.

« Sors les médicaments de ta poche, dit Snowe toujours à quelques pas de lui. Pose-les sur le capot. »

Le junkie obéit lentement, en faisant traîner les choses, dans l'attente que Snowe se rapproche suffisamment pour lui envoyer un bon coup bien précis et prendre la fuite. Il sortit un flacon d'une de ses poches, le regarda et le posa sur le capot de la voiture. Puis un autre flacon.

« De quoi tu as besoin pour ne pas être en manque ? » Snowe sentit aussitôt l'excitation du gamin mais aussi sa perplexité. *Pourquoi ce flic me parle de ces pilules ?*

Le junkie prit un des flacons. « Avec deux de celles-là ça devrait aller.

– Prends-les. »

Le gamin se retourna lentement. « Sérieux ?

– Sérieux. Prends ce qu'il te faut, vite, avant que mon collègue arrive. »

Le gamin se battit fébrilement avec le bouchon du flacon en arrachant le plastique, se versa plusieurs pilules

dans la paume et les avala. Il en sortit encore quelques-unes qu'il mit dans sa poche. Snowe roula les yeux.

«Ça ne sert à rien. Ils te les prendront dès que tu arriveras au poste. Maintenant remets le bouchon et repose le flacon.»

L'autre obéit. Il était détendu à présent. Il ne pensait ni à se battre ni à fuir. Snowe s'avança, lui ramena les bras derrière le dos et le menotta. «Ça doit rester entre nous, OK?

– Bien sûr, mec.» Le gamin ne ressentait plus que plaisir, détente et soulagement. Les médicaments avaient agi presque instantanément. «Merci.»

Une autre voiture de police arriva sur le parking et Jeff Kleider en descendit, un des collègues de Snowe qu'il appréciait le moins. «Salut Snowe. Qu'est-ce que tu as là?

– Un gamin, il vient d'entrer tout seul par effraction chez DaVinci. Il a volé des pilules et il est sorti par la fenêtre sur le côté.

– Tu l'as signalé?

– Pas encore eu l'occasion. Je viens seulement de l'attraper, il y a deux minutes.»

Kleider regarda le toxico et Snowe l'entendit penser, *sale petite merde décharnée*. Le gamin regardait Kleider, et Snowe sentait sa peur. Bon sang, il n'entendait pas seulement le toxico, il entendait tout le monde. Il devenait fou? C'était vraiment ce que ces gens pensaient ou bien il commençait à entendre des voix?

«Ce gosse est une foutue ordure», dit Kleider sur le ton de la conversation sans prendre la peine de baisser la voix. «Je l'ai coffré l'année dernière.» Il prit les flacons posés sur le capot de la voiture de Snowe et les examina soigneusement. Merde alors, se dit Snowe, Kleider cherche un moyen de s'emparer des pilules. Il l'entendait clairement penser. *Ces bleues, là, elles valent quatre-vingts dollars pièce. Deux cents dans un flacon, putain, y en a pour seize*

*mille là-dedans. Je vais les filer à un de mes informateurs contre huit mille en liquide. Il sentait l'enthousiasme de Kleider. Je raconterai à Snowe que je me charge de les enregistrer comme pièces à conviction. Il ne remarquera pas qu'il manque un flacon.*

Kleider reposa le flacon et se tourna vers Snowe qui faisait monter le junkie à l'arrière de sa voiture. Les yeux du gamin devenaient vitreux, ses paupières s'alourdissaient. Défoncés, les gens sont nettement plus faciles à gérer. Le gamin était en train de le remercier de l'avoir arrêté ! « J'apprécie vraiment, mec. Tu es un type bien », disait-il d'une voix pâteuse.

« Hé Snowe, je vais déposer ça pour toi aux pièces à conviction », dit Kleider en cherchant à paraître enjoué et serviable. Snowe n'en revenait pas. S'il n'avait jamais aimé Kleider, c'était surtout parce qu'il se comportait comme un salaud avec les suspects. Un jour où une jeune Noire tardait à répondre à ses questions il l'avait saisie à la gorge, et Snowe l'avait vu cogner la tête d'un homme contre un mur quand il avait trouvé un couteau dans sa poche. C'était à cause des Kleider que tant de gens détestaient les flics. Mais Snowe n'avait jamais imaginé que Kleider était un voleur.

« C'est moi qui suis intervenu, répondit Snowe, je peux m'occuper de tout ça.

– Non, je m'en charge. » Kleider mit les flacons dans un sachet transparent qui se trouvait justement dans sa poche. Snowe comprit qu'il n'avait aucun moyen de l'en empêcher sans l'accuser de voler les pilules sous son nez, ce qu'il ne voulait pas faire. Kleider avait trois ans d'ancienneté de plus dans la patrouille et se préparait à devenir sergent.

Snowe le regarda jeter le sachet par la fenêtre ouverte de son propre véhicule comme s'il n'avait aucune importance et prendre une lampe-torche sur le siège passager. « Tu as fait du bon boulot, Snowe, dit-il gaiement. Je vais constater l'effraction et prendre quelques photos. »

Snowe se rendit compte qu'il allait entrer chez DaVinci et prendre encore davantage de flacons. « Tu es d'accord pour emmener cette ordure au poste ? »

Snowe acquiesça. « Comment ça se fait que tu aies mis autant de temps pour arriver ? demanda-t-il. Ça fait dix minutes que j'ai demandé du renfort.

– J'étais à l'autre bout de la ville. » Snowe sut aussitôt qu'il mentait. Kleider était en train de secouer un dealer de coke dans la cité de Wilderness, un lieu déglingué d'où provenait près de la moitié des appels reçus par le service, presque tous graves. Snowe n'avait posé la question que pour voir s'il pouvait deviner que la réponse était un mensonge. C'en était un. Comment pouvait-il le savoir ? Comment pouvait-il soudain entendre les pensées des autres ? Il rêvait ? Il avait pris des antihistaminiques ? Mangé quelque chose de bizarre ? Ou bien il avait été en contact avec un produit chimique ? Une radiation ? Un truc qui donne tout à coup des super-pouvoirs comme dans les BD ou les films ? Il essaya en vain de se rappeler ce qu'il avait pu faire différemment ces derniers jours. Rien. La semaine avait été normale.

Snowe était trop sidéré pour souhaiter un affrontement. Il ne faisait pas confiance à ce nouveau pouvoir. Soit c'était un don, soit il devenait fou. Il avait besoin de se concentrer. De rester un peu seul. Il laissa Kleider avec ses pilules, sa fenêtre ouverte, et l'occasion de rafler chez DaVinci tout ce dont il avait besoin pour son petit commerce parallèle. Il vérifia que le junkie était toujours sur le siège arrière, remonta dans son véhicule et repartit pour le commissariat au moment où deux autres voitures de patrouille arrivaient sur les lieux.

Le gardien avait la boule à zéro, une fiche entre les mains et des chaussures étincelantes. Terry Dyer sut tout de suite

qu'il s'agissait d'un ancien militaire. La plupart des gardiens dans cette prison étaient recrutés à Fort Polk, la base militaire voisine. Leur engagement terminé ils entraient directement dans la machine civile. Ils y étaient mieux payés et ne participaient à aucune opération. Quant à la prison, elle disposait d'un vivier d'employés habitués à l'uniforme, à l'autorité et à la violence. Tout le monde y gagnait.

«Je suis le sergent Coffey», dit-il sans tendre la main. Terry se demanda si c'était parce qu'il avait affaire à une femme ou parce que le protocole l'interdisait. «Vous êtes là pour Denny?

– Brooks Denny, confirma-t-elle.

– Suivez-moi.» Il commanda l'ouverture d'une porte en acier et ils avancèrent dans un couloir baigné d'une lumière fluorescente. Une autre porte d'acier s'ouvrit, munie cette fois d'une fenêtre à vitre pare-balles doublée de grillage. Encore un couloir, encore une porte, surmontée d'une pancarte : *Aile D-Séjour permanent*. Le couloir de la mort était aussi permanent que possible.

Des portes s'alignaient de part et d'autre du nouveau couloir et Coffey s'arrêta à la troisième, marquée *Visites-C*, et regarda par la petite fenêtre. Puis il se tourna vers Terry, prit la position repos, le dossier sous le bras.

«Il y a une ligne blanche sur la table. Aucune partie de votre corps ne peut dépasser cette ligne. Vous ne pouvez pas toucher le détenu. Vous ne pouvez lui tendre aucun objet par-dessus la ligne blanche. Vous comprenez?»

Terry acquiesça.

«Il me faut une réponse verbale, madame.

– Oui, je comprends.

– Si vous avez besoin de remettre un objet au détenu, vous me le confiez et je le lui transmettrai. Vous comprenez?

– Oui.» Elle réfléchit une seconde. «Attendez, vous allez rester avec nous pendant toute la visite?



– Oui madame.

– Pourrions-nous... pourrions-nous avoir un peu d'intimité?

– Non madame, vous ne pouvez pas.

– Mais... » Elle se tut en se demandant comment expliquer la chose sans commettre d'impair. « C'est une question de sécurité nationale. Vous avez vu mes papiers. Vous savez qui je suis. J'ai besoin d'une conversation confidentielle avec Denny, ne serait-ce que de quelques minutes.

– Vous auriez dû remplir une demande de visite conjugale. » Il tira le dossier de sous son bras. « Je n'ai qu'une demande de visite ordinaire. » Il lui montra le formulaire qu'elle avait signé quelques jours plus tôt. Elle ne s'était pas rendu compte qu'elle pouvait demander une visite plus privée.

« J'ai besoin d'intimité, dit-elle. C'est une affaire ultrasecrète. » Le sergent Coffey restait imperturbable. Merde. Le flirt, peut-être? Elle lui fit les yeux doux avec une expression désemparée et il parut s'humaniser quelque peu. Il jeta un coup d'œil au détenu par la lucarne.

« Cet imbécile a quelque chose à voir avec la sécurité nationale? demanda-t-il.

– En marge seulement. J'ai besoin de lui poser quelques questions. » Elle lui adressa un sourire triste, comme si elle avait peur qu'il refuse de nouveau, dans l'espoir qu'il voie combien elle serait défaits si ça arrivait.

Coffey haussa les épaules. « C'est bon. Je serai de l'autre côté de la porte. Les règles de la ligne blanche tiennent toujours. Je surveillerai à travers la vitre.

– Merci infiniment sergent », dit-elle en effleurant son bras. Il hocha la tête d'un air grognon et ouvrit la lourde porte en acier tout en rougissant légèrement. Elle aimait les hommes. Elle savait qu'elle n'aurait rien obtenu avec une gardienne.

Denny était assis sur une chaise, en combinaison orange, une chaîne autour des jambes, fixée au sol par un piton. Les mains sur les genoux, l'air intelligent, il la regardait froidement s'installer en face de lui. La table en bois lourd était rivée au sol et au mur, mais Terry remarqua que les chaises étaient étonnamment légères et inconsistantes. Elle en conclut que c'était probablement parce qu'elles constituaient les seules armes possibles dans le cas où Denny perdrait son sang-froid. Derrière elle la porte se referma.

« Je me lèverais volontiers, dit-il. Ma maman me disait que je devais toujours me lever quand une dame entrait. Mais... » Il indiqua la chaîne qui entravait manifestement ses mouvements.

« Ce n'est pas grave, merci. » Terry posa son attaché-case sur la table en veillant à ce qu'il ne dépasse pas la ligne blanche, l'ouvrit et en sortit le dossier de Denny. « Je m'appelle Terry Dyer. Je travaille pour le gouvernement. J'ai quelques questions à vous poser. »

Avant qu'elle ne vienne, son patron, le chef de section Emmanuel Bentham, l'avait prévenue que les condamnés ont toujours l'air normal, même les meurtriers. Vous les rencontrez des années après leurs crimes. N'oubliez pas ce dont ils sont capables, avait-il conseillé. L'apparence de Denny n'en était pas moins normale. Serait-il tellement différent s'ils se trouvaient dans un café plutôt que dans le couloir de la mort? Elle avait appris qu'avant son arrestation il avait du succès auprès des femmes dans la ville où il vivait. C'était facile à imaginer. Il semblait être le genre de type avec qui on peut bavarder dans un bar quand on ne recherche pas quelque chose de sérieux.

« Qu'est-ce que vous voulez? » demanda-t-il. Il parlait doucement, bien en face, les mains sur les genoux alors qu'elles étaient libres de remuer. C'était peut-être la règle ici.